

Geneviève Jannelle

L'ORPHÉON



ODORAMA

v1b éditeur

Geneviève Jannelle

L'ORPHÉON

ODORAMA

v1b éditeur

Une société de Québecor Média

Prologue

De ses deux petites mains joufflues, il étalait une purée jaunâtre sur la tablette de sa chaise haute, faisait naître des paysages grumeleux à pleins doigts, d'ocre dunes de patate douce. Sa mère était belle ; elle riait. Être maman à temps plein, ne sortir que rarement de la maison, n'avoir qu'un bambin comme spectateur : rien de tout cela ne constituait à ses yeux un motif valable pour s'oublier comme femme. Même si M. le curé lui avait farci les oreilles, chaque dimanche de son enfance, avec le péché d'orgueil, elle, libre penseuse, redoutait maintenant davantage de pécher un jour par manque de coquetterie. Il ne fallait pas se relâcher une seule seconde. Trop facile de se vêtir mollement, d'escamoter le maquillage, d'étirer le bras vers le frigo pour manger n'importe quoi. Chaque matin, elle se levait aux aurores et extirpait un Laurent déjà gazouillant de son petit lit à barreaux. Elle le déposait par terre, sur le carrelage de la salle de bain, avec quelques jouets, et se faisait belle, tandis qu'il manipulait ses blocs de bois et bavait sur son petit train. Elle se devait de présenter un visage frais, une coiffure soignée et des vêtements impeccables à son mari lorsqu'il quitterait la chaleur du lit, une heure plus tard. Oh non, elle ne ferait pas partie de ces trop nombreuses épouses troquées contre une maîtresse de temps à autre, toutes ces

femmes châtiées pour avoir vieilli et fané trop vite après l'accouchement, pour avoir excrété ce qu'il leur restait de vert et de tendre en même temps qu'une ribambelle de marmots. Elle enfilait devant Laurent gaine, porteparretelles et bas couture ; jupe et chemisier. Elle se faisait femme du monde pour son homme, à grands traits de khôl et couches de Rimmel, pour lui qui partait vers ce « monde » chaque jour, qui voyait des gens, faisait des choses. Il lui fallait maintenir l'illusion, réussir à faire oublier qu'elle frottait des couches de tissu à longueur de journée, ses belles mains plongées dans les excréments, les régurgitations, les restes de nourriture préalablement mâchée ; occulter le fait que se piquer un doigt avec l'une des grosses épingles de nourrice constituait une péripétie majeure dans son quotidien, presque une sensation forte ; embellir un peu la réalité de ses interactions sociales qui, en fait, se limitaient à Laurent, au laitier, au facteur et, parfois, avec un peu de chance, à un vendeur d'aspirateurs itinérant.

C'était la fin des années soixante-dix, elle était belle et il n'y avait que Laurent pour le voir. Alors, elle parlait sans discontinuer, décrivait au bambin chaque geste qu'elle posait, lui exposait ses réflexions ; elle soliloquait, vite et sans prendre de pause, comme pour contrecarrer sa pensée, la rendre décente dans le déferlement des mots. Remplir le silence.

— Allez, allez, tu en mets partout sauf dans ta bouche mon pauvre chéri. Maman va te montrer.

Elle enfilait un tablier, son armure contre les projectiles et les éclaboussures, tirait une chaise de bois devant son fils

et s'emparait de la cuillère. Laurent gazouillait alors de satisfaction, comprenant que son tripotage alimentaire avait fait mouche. Sa maman, si belle, ramassait une pleine cuillerée de purée et annonçait, solennelle :

— Bienvenue chez Eaton, cher monsieur, le plus réputé des grands magasins. Où désirez-vous aller ? Que souhaitez-vous acheter ? Peut-être serez-vous tenté par le cinquième étage, celui des chapeaux ?

Elle portait alors la cuillère au front du bambin et celui-ci riait, faisait « non » de la tête, « pas sssâpo ». Elle descendait donc, ascenseur de purée, jusqu'à hauteur de ses yeux.

— La lunetterie, peut-être ? C'est au quatrième étage. Si vous avez eu de la difficulté à reconnaître votre femme récemment, c'est sans doute la destination qu'il vous faut...

Elle agitait rapidement la cuillère de gauche à droite, pour lui montrer qu'en effet, il y voyait un peu flou après tout. Lui fermait les yeux très, très fort, puis les ouvrait grand, d'un coup, en criant : « *Že vva!* » Résolue, elle poursuivait sa descente.

— Très bien, très bien, ne vous emportez pas. Il y a de tout pour tout le monde ici, nous trouverons bien ce qu'il vous faut. Haha ! Le troisième étage ? L'étage des parfums...

Elle écartait la cuillerée un instant, présentant son poignet, délicatement parfumé.

— Sentez ! Humez ces effluves floraux, ces odeurs d'épices et de fruits que porteront les belles dames et les bons messieurs. Vous avez bien une fiancée à qui offrir un parfum,

n'est-ce pas ? Aujourd'hui, en démonstration, nous en avons un rapporté de loin, sentez...

Et c'était là le moment favori du jeune Laurent. Elle sortait, comme par magie, un objet de la poche de son tablier et le lui brandissait sous le nez. Sa main gauche s'ouvrait sur une pelure d'orange, un bâton de cannelle, une boule de pâte d'amande, une gousse d'ail, une fiole d'essence de vanille, selon les jours, selon l'humeur. Et lui donnait son appréciation, battait des mains ou plissait du nez, enchanté, dégouté. Elle poursuivait alors, filait en droite ligne vers son cou.

— Je vois que monsieur est un connaisseur... Oh ! J'ai trop parlé, nous avons dépassé le second étage. Je suis si distraite. Nous voilà au premier niveau, celui des foulards et des colliers, mais je me doute qu'après un tel achat au rayon des parfums, votre dame est déjà comblée. Allons ! Remontons ! Je suis certaine qu'un petit arrêt au restaurant vous fera le plus grand bien...

Sa main repartait vers le haut et stoppait, avec un léger rebond digne d'un véritable ascenseur, devant ses lèvres. Il ouvrait, aspirait, se régalaient. Sauf les jours de brocoli.

Seule, sans amie ni voisine proche, sans divertissement ni valorisation, sa mère employait toute sa créativité et son énergie à faire de sa vie à lui un spectacle. Pour combler le vide, pour tenir la folie à distance, pour ne pas s'attarder à son ventre stérile, qui ne se remplirait plus, dont Laurent était sorti en brisant à la fois le moule et le four. Étage 5 : les chapeaux. Étage 4 : la lunetterie. Étage 3 : les parfums. Étage 2 : le restaurant. L'étage 1 variait à l'envi, allait parfois

jusqu'à se faire magasin de chaussures, tandis qu'elle lui chatouillait les orteils.

Ces jours de purée jaune, pourtant ludiques, déteindraient sur l'avenir du jeune Laurent Piffeteau. Quelques décennies plus tard, après de brillantes études, il décrocherait son premier emploi, au troisième étage d'un immeuble appelé l'Orphéon. « Le département des parfums » ne serait alors plus un jeu, ni un conte, mais son gagne-pain. Chaque jour, il travaillerait à y faire naître des odeurs, à les faire miraculeusement surgir de ses éprouvettes comme sa mère les tirait autrefois de son tablier. Que les Laboratoires Odosenss siègent justement au troisième étage de l'immeuble, Laurent le verrait comme un signe que lui seul pouvait comprendre, un clin d'œil de cette mère qui lui avait tout donné, qui n'avait plus su remplir le vide une fois son fils entré à la petite école, qui avait d'abord perdu l'envie d'être belle, puis l'envie d'être, tout court.

Laissant derrière elle un Nez.

1

Laurent Piffeteau fit son entrée dans l'Orphéon en traînant les pieds : deux boulets gainés de cuir fin. Ses chaussures italiennes léchaient le sol et réussissaient à y trouver d'invisibles obstacles, à y adhérer malgré la surface de marbre aussi lisse qu'impeccable. De très belles chaussures qu'il portait là, avec leurs bouts légèrement pointus et incurvés ; esthétiques mais parfaitement inappropriées, si l'on considérait la selle de vélo ballant dans la main de leur propriétaire. Malgré l'état second dans lequel il avançait, il avait gardé ce réflexe de cycliste : retirer la selle du cadre et partir avec pour éviter qu'on ne la vole. Rolland, le gardien de sécurité, le regarda s'avancer. *Y'a pas fait du bécique chaussé d'même, toujours ?* Outre la selle, les multiples marques noirâtres et huileuses au bas du pantalon

laissaient croire que oui. Les réflexes y étaient, mais les précautions d'usage du cycliste urbain n'avaient pas été prises ce matin-là.

Sous des allures de clochard, Laurent portait pourtant les mêmes vêtements qu'à son habitude : des pièces élégantes, griffées, dans la tendance du moment. Cependant, on les aurait dites superposées sur son corps dans l'anarchie la plus totale par une fillette de quatre ans jouant à la poupée. Trop de couches, trop de styles discordants. La chemise était boutonnée en jaloux sous un cardigan trop épais pour la saison ; le pantalon, mal ajusté, froissé, tombait de façon clownesque et même un observateur pas si observateur ou quasi daltonien aurait su faire la différence entre l'ocre mat de la chaussure droite et le taupe lustré de la gauche. C'était n'importe quoi.

Le ton conspirateur, l'œil luisant, se sentant revivre d'être enfin alimentées, les commères de son bureau s'en donneraient à langue joie :

— Moi, je l'ai vu tout de suite que quelque chose tournait pas rond. Y'était habillé tout croche. Y marchait pis son pantalon pendouillait de la fourche. Tsé, le cul qui *puff*, comme on dit. Pas normal pour Laurent, ça. Notre petit parfait national, y'avait la perfection maganée...

De quoi alimenter le périmètre de la machine à café en ragots pour une période respectable. Même Rolland, dont l'expression réussissait habituellement à demeurer aussi lisse que le plancher devant les excentricités des occupants de l'immeuble, leva un sourcil touffu en l'apercevant. Sa moustache tressaillit, son sourire se fit hésitant, tandis que son front dessinait des accents circonflexes.

Laurent finit par atteindre l'ascenseur, y monta avec quelques personnes, sans les remarquer. Il s'y était rendu directement, en automate : six pas, virage en U à droite, sans un coup d'œil pour le Café Clochette, sur sa gauche, où il s'arrêtait pourtant chaque matin depuis toutes ces années. Son mètre quatre-vingt-huit recroquevillé, il fixait d'un regard vide ses souliers dépareillés. Les portes s'ouvraient et se refermaient compulsivement, déversant des connaissances pour l'heure anonymes sur chacun des étages. Au troisième, ses boulets se remirent en mouvement et, vaincu, il s'avança, se laissant transpercer par la blancheur lumineuse des Laboratoires Odosenss, comme d'autres entrent au paradis, souhaitant en son for intérieur être ces autres.

— Salut, Laurent.

Lisabeth ne fut pas saluée en retour, malgré le roulement de hanches et la moue qu'elle avait

adjoints aux mots, par réflexe : une réaction pavlovienne à la présence de Laurent. Celui-ci demeurait pour sa jeune et jolie collègue, chimiste elle aussi, l'un des grands défis à relever dans cette entreprise. De toute évidence, il lui faudrait s'y atteler un autre jour.

S'agrippant à sa selle de vélo comme si sa vie en dépendait, il peina à ajouter son sarrau aux couches déjà trop nombreuses de vêtements empilées sur ses épaules ; encore plus à attacher celui-ci, malgré les pratiques boutons-pressions. C'est en usant le sol qu'il se dirigea ensuite vers le labo n° 3, lieu de travail qu'il partageait avec son collègue et coéquipier Thibert.

— Salut, Pif. Ouhhh, t'as une sale tronche...
Ça va, mec ?

La réponse vint sous la forme d'un long jet brunâtre, chaud et acide qui atterrit sur les Converse All Star blancs de Thibert. En bon Français, celui-ci, une sucette déformant sa joue, lâcha un « Putain ! » bien senti, peu flatteur pour les professionnelles du plus vieux métier du monde, qu'il semblait pourtant ne pas mépriser dans ses temps libres. Sous le regard dégoûté de Thibert, Laurent restituait on ne sait quoi, vomissait, sans avoir déjeuné, vomissait un peu son cœur, sans doute.

Le matin même, Sofia était partie, l'avait jeté, avait eu envie d'aller voir si certaines portes ne pourraient pas s'ouvrir sur autre chose, si elle les poussait seule. Sa belle, son amante depuis la quatrième secondaire, la seule femme qui pouvait faire tourner en gelatine les rotules des hommes rien qu'en déambulant devant leurs yeux, sa moitié, ne voulait plus de lui. Comment une moitié pouvait-elle se sentir assez entière pour se départir volontairement du reste de sa totalité ? Il se posait la question comme un problème scientifique à résoudre, pour oublier qu'il manquait d'air. Peut-être n'avait-il été que dix pour cent de l'ensemble sans le savoir. Peut-être n'avait-il jamais été une moitié, juste une part négligeable. Une part jetable.

— Ouache. Merde, Pif ! Du coup, moi j'avais avoir ton odeur de dégueulis toute la journée dans le nez. Comment tu veux qu'je bosse après ça ? J'pourrai jamais finir mon odeur de tarte à temps !

— Désolé, Thibert...

Les Laboratoires Odosenss œuvraient dans la création d'odeurs en tous genres. « Marketing par l'odorat », proclamait l'affiche à l'entrée. Une production qui n'avait rien à voir avec la

parfumerie classique, ces douces fragrances embouteillées dans de jolies fioles design et portées à même la peau. Les réalisations d'Odosenss ne se retrouvaient pas à La Baie. Ici, on se spécialisait dans la fabrication d'odeurs du quotidien, agréables ou pas, dont la reproduction et la diffusion conditionnaient un comportement réactionnel chez le consommateur. À titre d'exemple, le produit Pain Désirable, numéro de code PDI2703, demeurerait un succès marquant dans les annales de l'entreprise. Il s'agissait d'une délicieuse odeur de pain beurré, chaud et croustillant. Les épiceries et boulangeries de la province se l'étaient arrachée. Et ça faisait vendre du pain comme si Dieu avait chié les baguettes en personne le matin même. La petite dame entrait au marché en poussant son panier et était tout de suite prise en otage par un nuage olfactif qui stimulait ses glandes salivaires et certaines zones précises de son cerveau. D'une région profondément enfouie ressurgissait ce souvenir d'enfance, quand elle accompagnait maman chez le boulanger et qu'une fournée venait tout juste de sortir, pour le plus grand plaisir de son nez de gamine affamée. La dame se jetait sur les sacs et achetait, sans tâter, des pains rarement cuits le jour même et encore moins souvent sur place.

Mais l'expérience la rendait heureuse ; elle n'y voyait que du feu. Marketing par l'odorat.

Laurent travaillait chez Odosenss comme chimiste expert en olfactométrie depuis des années. Surdoué et étonnamment sérieux pour son âge, il avait obtenu un stage dans l'entreprise pendant ses études et en avait profité pour pondre une pure merveille : une odeur de pizza viandeuse à convertir un végétalien. Ça avait été un succès commercial formidable et une offre d'embauche instantanée pour lui. Une petite pizzeria installée près des guichets, au métro Berri-UQAM, à Montréal, faisait d'ailleurs des affaires en or depuis.

— Je t'aiderai pour ta tarte. T'inquiète.

— T'es tout vert, mec. Ça va pas ?

— Elle m'a quitté, Thibert.

— Quoi ? Qui ? Sofia ? Sofia t'a largué ?

Thibert écarquilla les yeux, figé, tandis que Laurent, agenouillé devant lui, tentait d'essuyer ses vomissures sur le tissu pâle des Converse, imbibé. Tous deux avaient fait leurs études ensemble ; leur amitié avait plus de dix ans d'âge. En fait, Thibert n'avait jamais connu Laurent sans Sofia.

— Vous vous êtes engueulés ? Elle t'a dit pourquoi ?

— Pas vraiment, non.

— Tu veux pas prendre ta journée ?

Il croqua le suçon, d'un coup ; produisant un bruit épouvantable de dents brisées qui fit frissonner l'autre.

— Pour faire quoi ?

— J'sais pas moi, va au cinoche, au musée, au spa, va te changer la tête !

Pour toute réponse, Laurent s'empara d'un flacon de solvant et lui demanda, la voix éteinte :

— À quoi, ta tarte ?

— Citron.

L'amour de sa vie, future mère de ses enfants, venait de décider que son existence serait plus intéressante sans lui et, dans cet effondrement de son univers, cette vie qui ne goûtait plus rien se devait de sentir la tarte au citron. Avec de la meringue légèrement grillée.

Soit, ce serait l'odeur de sa rupture. L'extinction de son cœur sentirait, pour toujours et de façon déplacée, la meringue, la pâte dorée, sablonneuse, débordant de cristaux de sucre brun, et le zeste d'agrumes frais et vif. La tête saturée d'idées noires et du soleil plein le nez. Ironique, sans qu'il parvienne à en rire.

C'était juillet sur la ville et quelque chose comme février dans sa poitrine.

Est-il possible de surmonter une peine d'amour avec son nez ? Il semblerait que oui. Pour Laurent, chimiste travaillant à la création d'odeurs commerciales chez Odosenss, au troisième étage de l'Orphéon, cela va de soi. Pour son plus grand malheur, peut-être...

Dans ce roman aux méandres fantasques et capiteux, l'essentiel est peut-être invisible, mais il saura se révéler à qui sait humer.

L'Orphéon est un édifice à bureaux dont les cinq étages sont respectivement peuplés par les personnages de cinq auteurs de talent. Le lecteur est invité à visiter l'immeuble un roman à la fois, à son gré, dans l'ordre ou dans le désordre.



Lauréate du Prix de la nouvelle Radio-Canada 2011-2012, Geneviève Jannelle a par ailleurs publié *La juche*. Elle est conceptrice-rédactrice dans le domaine de la publicité.

ISBN 978-2-98649-417-0




Groupe
Livre
Québecor Média Inc.